

# Ébauche abandonnée du *Discours de Samm* C'est-à-dire du bien mauvais journal dans l'à peine de son déguisement

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 19, Number 1, Spring 1983

VLB

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036786ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036786ar>

[See table of contents](#)

---

## Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

## ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

---

## Cite this article

Beaulieu, V.-L. (1983). Ébauche abandonnée du *Discours de Samm* : c'est-à-dire du bien mauvais journal dans l'à peine de son déguisement. *Études françaises*, 19(1), 79–88. <https://doi.org/10.7202/036786ar>

# Ébauche abandonnée du *Discours de Samm*

*C'est-à-dire du bien mauvais journal  
dans l'à peine de son déguisement*

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

..... il écrit :  
C'est toujours très flou quand on rêve et puis qu'on s'éveille. J'étais dans cet ascenseur et je savais qu'il allait s'écraser, que ni les poulies ni les engrenages ne pourraient résister longtemps au poids énorme de mon corps. Pourtant, je regardais tout ça et le sourire me venait, heureux que j'étais de constater que les étages du building venaient aussi rapidement et qu'il n'y avait rien d'assez puissant pour empêcher quoi que ce soit, surtout pas l'écrasement prévisible de mon corps dans la fosse, tout au fond, là où c'est noir à perte de vue, et inhumain. Puis j'ai vu l'aînée de mes filles sauvages, là où précisément c'est noir à perte de vue, et je me suis dit : «Il ne faut pas que l'ascenseur arrive jusque-là, parce que Plurabelle y joue et que si je ne fais rien, il va y avoir partout de grandes éclaboussures de sang.» Alors je me suis précipité sur tous ces boutons qu'il y avait dans l'ascenseur, et mes doigts extrêmement agiles tout à coup ont occupé tout l'espace, et l'ascenseur s'est arrêté, et je me suis élancé dans le vide. Plurabelle n'était pas sous l'ascenseur, et rien ne s'y jouait. C'était seulement moi qui venais d'y mourir, comme ça m'arrive tout le temps quand je suis à l'hôpital et qu'il n'y a rien à faire avec moi.

Il y a maintenant une semaine que je suis ici, dans cette chambre toute blanche où je ne fais qu'aller et venir, par ma tête étant donné

que mon corps est allongé dans ce lit, tout mou maintenant que la crise est passée, qu'il n'y a plus rien pour que mon corps se lève de rage, plus de bile mauvaise ni de caillots verdâtres venus de ce qui en moi s'était fissuré. Depuis deux jours, je mange de la soupe aux champignons, je bois du lait écrémé et des jus de fruits — comme si j'étais à la maison, et qu'il n'y avait rien qui s'était passé entre elle et l'hôpital. Mes yeux se promènent sur les murs, ne retiennent rien, que cette blancheur qui me renvoie à moi-même, qui n'exprime pas grand-chose sinon que la mort s'est tirée de moi, une fois de plus.

C'est pourquoi le rêve revient, n'importe quel rêve, parce que je suis comme ce qui n'existerait pas encore, c'est-à-dire quelqu'un de malade, c'est-à-dire quelqu'un à l'article de sa mort, et dont la mort ne veut pas. Et c'est pourquoi aussi je me retrouve dans cette voiture, l'aînée de mes filles sauvages à côté de moi. Nous traversons le pont Jacques-Cartier, dans la musique toute en bagatelles de Mozart. Du coin de l'œil je regarde Plurabelle, si angélique dans sa robe fleurie, toute contente dans ses joues et dans ses lèvres, pareille à un pierrot de lune parce que jamais en elle le mal ne s'est encore fait jeu. En bas, c'est le Saint-Laurent, l'île Notre-Dame et tout ce qui miroite au soleil. Je suis très excité par cette douceur inhabituelle qu'il y a dans le paysage, avec partout dans mon corps ce besoin de bonté que je n'arrive pas souvent à exprimer, surtout quand je suis en présence de l'aînée de mes filles sauvages, trop pareille à moi, et sans mots pour que ça se reconnaisse. Je viens pour lui mettre la main sur la cuisse, et elle me dit : «Regarde-moi plutôt. Ça va être bien meilleur.»

Je tourne la tête vers elle, et ce que je vois m'horripile. Cette lame de rasoir que l'aînée de mes filles sauvages promène sur son visage, les traits ensanglantés que ça laisse partout, défaisant la beauté de la robe fleurie. Je pèse à fond sur l'accélérateur, me mets à zigzaguer sur le pont tandis que Plurabelle me dit : «Tu vas voir : maintenant je vais être belle à mon goût pour toi.» Et elle enfonce la lame de rasoir dans sa joue, et moi je suis comme fou, et je ne sais plus conduire la voiture, et c'est bientôt le parapet qu'il y a devant, déjà embouti pour que toute l'eau du Saint-Laurent monte vers nous et nous engloutisse.

C'est ce que je n'aime pas toutes les fois que je remonte de ma mort, toutes ces images de noire folie qui s'emparent de moi parce que mon corps n'ayant plus à se défendre contre lui-même s'amuse à me faire des ennemis avec n'importe quoi, peut-être simplement pour que je l'oublie et le laisse se refaire une beauté. La vérité, c'est qu'une semaine de jeûne et une semaine d'hôpital m'ont aminci, me redonnant ce corps que j'avais lorsque je n'étais pas encore prisonnier du monde de mes images. Ce grand jeune homme fort, aux épaules

robustes, aux cuisses larges, au ventre plat et solide comme la pierre. Qui sait! J'aurais pu être ce formidable joueur de hockey, pareil à une traînée de lumière sur la glace, ivre de la vitesse de ses jambes et de tout ce qui se devine si facilement quand on est pour soi-même une musique triomphante. C'est ce que l'infirmière m'a dit ce matin lorsqu'elle est venue me prendre le pouls, étonnée des lents battements de mon cœur : «Quarante-huit pulsations à la minute. C'est le cœur d'un athlète que vous avez. Vous êtes sûr que vous ne vous surentraînez pas?»

J'aurais bien aimé rire, mais l'image de Plurabelle se tailladant le visage au moyen d'une lame de rasoir, cela me revint dans toute son outrance terrifiée, et il me fut impossible de dire quoi que ce soit, toute mon énergie passant à refouler loin en moi mon désespoir. Comme j'aurais voulu avoir Samm à mon côté! Des jours et des jours qu'elle n'est plus venue dans ma chambre, à croire que je l'ai imaginée elle aussi, dans ce fumoir où j'ai été transporté parce que, croyant vraiment que j'allais mourir, je ne voulais pas que l'on me regarde quand ça allait m'advenir. Et depuis, il n'y a rien de plus que cette vie inquiétante, moi allongé dans le lit blanc, agressé par tous ces médecins et toutes ces infirmières qui se succèdent à mon chevet, incapables de comprendre ma maladie. Comment tout cela m'est-il arrivé? Pourquoi y a-t-il eu cette première fois où j'ai vomi, arrivé aux petites heures du matin chez moi, après cette longue soirée à essayer de sauver ma vie, entre ce juif riche et l'exécuteur des basses œuvres du capital qui menaçait de me faire casser les deux jambes si je ne lâchais pas le morceau, c'est-à-dire ce que j'avais mis trois ans de mon existence à créer, cet éditeur qu'il y a toujours eu en moi, heureux de participer aux grandes passions des autres et de prolonger leurs mots par les miens mêmes?

Ça s'est passé dans un bureau sordide, plein de *Playboy* et de *Penthouse*. Sur un mur, il y avait cette toile de Jean-Paul Lemieux, ce visage blafard comme l'hiver qu'il y avait derrière, sans grande levée de neige, le vent tué dans la peinture pour qu'il ne reste plus rien d'autre que la grande nudité blanche, l'espace à perte de vue parce que privé de couleurs. Et moi, j'étais assis entre le juif riche et l'exécuteur des basses œuvres du capital, et j'essayais de m'en sortir sans être brisé dans mes jambes ni nulle part ailleurs. C'était une joute dont je ne connaissais pas les règles, que je ne pouvais pas gagner. On ne gagne pas contre un juif riche qui, toutes les fois qu'on ouvre la bouche dans son bureau, met en marche le magnétophone qu'il a dissimulé dans son pupitre de chêne. Au cas où ça serait la pègre qui essaierait de le harponner, ou la Gendarmerie royale, ou, plus simplement, le

premier bandit venu. Mais moi, j'avais tout mis là-dedans, et bien davantage que mon énergie d'éditeur : ma passion et ma mort. Je me suis retrouvé à deux heures du matin attablé à *La grange à Séraphin*, avec devant moi l'exécuteur des basses œuvres du capital, une manière de diable à pied, tout noir dans sa barbe, et menaçant. C'était l'édition ou mes jambes. Je fis le jars parce que je n'avais pas le choix, puis je rentrai chez moi, épuisé — j'étais un très dérisoire petit mené et la pègre vivait de poissons bien plus gros que moi. Alors je me suis retrouvé devant le miroir qu'il y a dans la chambre de bains, j'ai vu mon visage défait et c'est là, pour la première fois, que le cœur m'a levé, c'est là que j'ai compris ce qu'il y a d'insupportable dans sa solitude quand on est pauvre, voué à l'intimidation, aussi bien dire québécois, cette passion qui ne peut s'assouvir que dans l'acceptation de la corruption. Et la tête penchée bien bas vers l'évier pour que le miroir ne garde pas le souvenir de ce que je faisais, j'ai vomi sans déroutir jusqu'à l'aube — vomi la beauté que je croyais avoir mis dans mon métier d'éditeur, vomi la beauté de ma vie, celle qui m'avait fait acheter cette petite ferme dans la Mattawinie, un paysage de pierres et d'arbres qui me rappelait mon pays d'enfance mais qu'à cause de ma faillite d'éditeur, je ne pourrais pas faire autrement que de perdre.

C'était à cette époque où je voulais écrire sur Melville, et il me semblait que je ne pourrais pas le faire ailleurs qu'à la campagne, parce que là les coqs se lèvent toujours à bonne heure et que c'est dans la profondeur de leurs chants que la vie vient.

Et je vomissais, et il n'y avait rien à faire contre ça. On n'avait pas besoin de me casser les deux jambes, je n'étais plus grand-chose, que ce qui continuait à s'écrire en moi, cette faillite qui m'enlevait tout, ma famille et ma vie, ma passion et mon rêve, afin que je me retrouve platement devant ma mort. Mais comme j'étais jeune, il m'était impossible de vomir bien longtemps, pas davantage qu'une nuit même si de cette nuit-là je ne devais jamais m'en remettre, ce qui explique que trois ans après, je me retrouve dans cet hôpital, la crise encore une fois jugulée, moi allongé dans mon lit, entre ce patient très vieux et gâteux qui a pour idée fixe de tout le temps se déshabiller dès qu'on le libère des sangles qui lui emprisonnent les bras, et cet autre affligé d'un cancer du pancréas qu'après des mois d'hospitalisation, il persiste à considérer comme une simple mauvaise grippe.

J'essaie d'écarter le rêve, mais il est bien plus fort que moi. Je le vois qui me sourit derrière la fenêtre qui donne sur la Rivière-des-Prairies, là où Virginia Woolf s'est avancée vers l'eau, les paumes de ses mains ouvertes vers le ciel pour que toute la colère rentrée du

monde s'y déchaîne, et la noie. Mais au lieu de Virginia Woolf, ce sont mes filles sauvages que je vois maintenant derrière la fenêtre, presque méconnaissables à cause de toutes ces tumeurs qui brisent leurs visages, boursouflant leurs joues et rendant monstrueuses leurs oreilles. Elles dansent à la corde, me souriant pour que je sache qu'elles m'aiment et que malgré toute ma lâcheté, elles sont encore capables de s'amuser. Je ferme les yeux, me concentre sur mon cœur, voudrais le forcer à se lever, mais c'est trop tard maintenant, et il ne me reste plus qu'à me mordre les lèvres, les larmes coulant de mes yeux fermés. Tout de suite après, c'est cette main qui se pose sur mon bras, et la voix de Judith : «Est-ce que ça va mieux maintenant?»

Je la regarde, étonnée de sa fragilité, si petite près de mon lit, avec ses grands yeux jaunes qui expriment toute la tragédie de son visage, tragédie venue de ma maladie et du refus que je lui ai opposé parce qu'elle voulait y entrer. Je dis : «Je t'avais demandée de ne pas venir. J'ai besoin d'être seul, et tu le sais. Pourquoi fais-tu toujours semblant de ne pas comprendre ce que je te demande?» Elle dit : «Je ne voulais pas venir. Mais ce matin quand je me suis réveillée, ç'a été plus fort que moi, et je savais que je viendrais. Mais je ne resterai pas longtemps. Plurabelle et Livia t'ont fait des dessins qu'elles voulaient que je t'apporte. Et je t'ai aussi trouvé un livre, qui te plaira j'espère.»

Elle fait tout ce qu'elle peut pour ne pas pleurer, et cela remplit sa voix, ce filet d'eau qui coule entre elle et moi, et ce qu'il y a de salé dedans. Pauvre Judith! Pauvre Judith qui a laissé le ciel floridien et son riche pharmacien, pour me revenir et être si malheureuse! Je voudrais pouvoir la serrer dans mes bras, je voudrais pouvoir lui dire que tout ça n'est rien de plus qu'un malentendu, que je l'aime et que j'ai besoin d'elle. Mais pas un mot ne me vient. J'ai fermé les yeux et j'attends qu'elle s'en aille. Elle remet sa main sur mon bras, effleure ma peau, et j'ai tout à coup très mal dans mon corps, cette boule de souffrance comme un serpent lové dans mon estomac, et j'aimerais crier, et j'aimerais que Judith se jette sur moi, seulement pour que je sois abrité dans mon corps et enfin capable de sucer mon pouce sereinement. Elle dit : «Quand tu pourras, appelle-moi.»

Elle a déposé sur la table de chevet l'enveloppe brune dans laquelle il y a les dessins de mes deux filles sauvages et aussi le livre qu'elle m'a apporté. Puis j'entends le bruit feutré de ses sandales qui s'éloignent, et je me retrouve enfin seul, tout mon corps en sueurs comme si j'avais longtemps lutté pour rien. J'appelle le rêve, lui demande de venir prendre possession de moi parce que je veux oublier que Judith est partie et que marchant dans le long corridor qui mène à l'hôpital, elle ravale ses larmes, désespérée à cause de moi. Je tends la

main vers l'enveloppe brune même si je sais que je n'aurai pas le courage d'aller plus loin, même si je sais que je ne regarderai pas les dessins qu'ont fait pour moi mes deux filles sauvages, et pas davantage le livre que Judith m'a apporté. C'est le médecin noir entrant brusquement dans la chambre qui retarde le rêve que je voudrais faire venir, tout autant que le constat de mon impuissance. Il me regarde, sa main bougeant dans ses cheveux crépus, et me dit : «Je pensais bien ce matin vous apprendre ce qui vous fait souffrir exactement. Mais les examens ne révèlent rien encore. C'est sans doute votre foie qui ne fonctionne pas comme il devrait. Voilà pourquoi je suggère la biopsie. L'infirmière-chef va vous expliquer tout ça.»

Il se tapote le crâne, tourne sur ses talons et disparaît, ce qui redonne tout son espace au rêve. Je suis allongé sur une civière, dans le bloc opératoire où l'on m'a emmené parce qu'il faut me scier la cage thoracique et m'arracher le cœur. Ce sont mes filles sauvages qui sont les infirmières, une longue scie entre elles et moi. Je voudrais leur dire de ne pas faire ça parce qu'il n'y a rien de bon à boire dans mon sang, mais je détache moi-même les cordons de ma jaquette et exhibe ma poitrine, montrant du bout des doigts là où il faudra couper. Mes filles sauvages s'intallent de chaque bord de la scie, me font chacune un clin d'œil et, fiévreusement, se mettent à l'ouvrage. Ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne ressens aucun mal — même si la scie s'enfonce creux dans ma poitrine, il me semble que je n'ai jamais été aussi bien. Sans doute est-ce parce que le sang ne coule pas pour s'être peureusement réfugié dans ma tête. Je dis : «Faites vite avant que l'angoisse ne jaillisse.»

Mes filles sauvages accélèrent le mouvement de la scie, et bientôt il ne reste plus rien à couper et le cœur bondit de lui-même hors de la poitrine. Plurabelle l'empoigne à pleines mains, me le montre et dit : «C'est normal que tu aies été aussi malade, avec ce crapaud-là à la place du cœur! Maintenant tu vas pouvoir dormir.» Je dis : «Embrassez-moi, plusieurs fois sur la bouche, parce que je ne voudrais pas que vous pensiez qu'il y a déjà eu trahison.»

Elles sont pareilles à deux anges, et ça virevolte au-dessus de mon corps, et il y a tout à coup cette pluie de pétales de roses, et je me sens bien, avec plus rien à me défendre contre. Je n'entends même plus les gémissements de l'homme très vieux et gâteux qui, dans le lit à côté du mien, vient de se réveiller et essaie de se défaire des sangles qui lui emprisonnent les bras.

C'est l'infirmière-chef qui m'oblige à redescendre de ma joie. Elle est debout au pied du lit, me regarde derrière ses petites lunettes,

un contenant de je ne sais pas quoi dans la main ouverte. S'approchant de moi, elle dit : «La biopsie, ce n'est jamais très compliqué. Il s'agit seulement d'aller jusqu'au foie pour en tirer un peu de tissu. L'affaire de quelques secondes. Pour que vous ne sentiez rien, il y a ici ces pilules qu'il faut que vous preniez.»

Je ne dis rien, prêt encore une fois à me laisser faire, comme cela est arrivé tous les jours depuis que je suis à l'hôpital. Je sais bien qu'il n'y aura pas de profit à tirer de ça, mais maintenant que me voilà remonté de ma mort, je ne me sens pas du même bord que la révolte, anxieux seulement quand je pense à Judith et à nos deux filles sauvages, et anxieux aussi quand le souvenir de Samm me donne mal à la tête parce que je ne sais plus très bien comment elle était et pourquoi je ne l'ai pas revue depuis la nuit du fumoir. Aussi bien avaler ces pilules que me tend l'infirmière-chef, et me préparer sans délire à la biopsie. Presque aussitôt, le chirurgien fait son entrée, escorté par une dizaine de stagiaires qui entourent mon lit, leurs yeux tout grands et leurs joues rouges. Le chirurgien me remonte la jaquette jusqu'à la poitrine et, de la main, se met à me frapper le ventre, à la recherche de mon foie qu'il trouve bien petit. Moi, je suis là et je n'y suis pas en même temps, mon corps baignant dans les eaux de la Rivière-des-Prairies, tout près de celui de Virginia Woolf pareil à une étoile, bras et jambes étendus, et le bizarre petit chapeau anglais qui flotte au-dessus. Je voudrais parler à Virginia Woolf, et comprendre ce sourire qui lui illumine le visage, comme s'il n'y avait jamais eu de mort, mais que l'état bienheureux de la sérénité immobile. Alors le chirurgien dit : «Ça va être une simple piqûre, vous ne la sentirez même pas. Continuez à vous décontracter.»

L'infirmière-chef me tient la tête pour que je ne voie pas l'aiguille qui va s'enfoncer dans mon foie, et, tout à coup, c'est comme si le soleil m'écrasait de son impitoyable puissance, ma tête pleine d'éclairs zizzaguant follement, bien loin des eaux de la Rivière-des-Prairies et du corps de Virginia Woolf dérivant dans sa beauté. Peut-être ai-je poussé un cri, mais je n'en suis pas certain. Le chirurgien regarde l'aiguille et le morceau de chair, légèrement jaunâtre, qu'il m'a tiré du foie. Il dit : «Je pense que ça ira. Mais je m'excuse de vous avoir fait mal : j'ai touché un centre nerveux qui n'aurait pas dû être là.»

Et tout le monde de quitter la chambre à la suite du chirurgien, sauf cette infirmière qu'on a laissée à mon chevet parce que après une biopsie, dit-elle, il est important de vérifier souvent la régularité des signes vitaux. Je n'ai pas grand-chose à redire à ça et, comme il n'y a rien à voir, je ferme les yeux. Les drogues qu'on m'a fait prendre

avant la biopsie font leur effet. Je me sens comme liquéfié dans mon lit, à peine angoissé par l'idée qui me vient que ma chair est devenue ce miel très odorant, en train de couler du lit et de se répandre sur le terrazo de la chambre. En même temps, j'essaie de revenir à moi, pour faire remonter le miel dans le lit afin que les images apaisantes de ma vie ne s'effacent pas à jamais de ma mémoire. Mais comme ça me paraît loin de moi, tous ces visages rieurs de Plurabelle et de Livia, et ces yeux jaunes et tragiques de Judith, et cet éditeur qui m'a rendu malade! Quelque chose en moi me dit que ça s'est imaginé tout seul, que je n'ai rien eu à y voir, que tout était inscrit dans l'air, à peine menaçant, un monde d'images extrêmement simples et souples par lesquelles j'ai été avalé. C'est bien après que ça s'est mis à mal tourner, quand l'épuisement est venu et que la cohérence s'en est allée, faisant intervenir les mauvais rêves. Cette guerre entre Judith et moi, cette guerre entre l'éditeur et mes livres, cette guerre entre ma déraison et ma passion, pour que la violence éclate et détruise tout. Tant de banalité au fond de n'importe quoi! Et tant de folie partout! L'infirmière dit : «Dormez. Je reviendrai tantôt.»

J'ouvre les yeux pour la voir s'en aller et, tout à coup, je voudrais retenir la douceur qu'il y a en elle, qui apparaît dans ses petits yeux gris et le rose de sa peau. Ça serait bien si l'infirmière restait à côté de moi, sa main sur mon poignet comme lorsqu'elle me prend le pouls. Mais elle est déjà loin maintenant, sans doute au poste de garde où elle inscrit dans mon dossier les nombres qu'elle a vus dans mes signes vitaux. Je tourne la tête vers la fenêtre, vois l'homme très vieux et gâteux qui pleure, les poings serrés. Il me regarde, et grimace. L'autre patient qui a le cancer gémit, les mains à plat sur son ventre, un doigt sur le tube qui mène de son pancréas à une grosse bouteille près du lit, en train de se remplir lentement d'un liquide visqueux et brunâtre. Je me redresse dans mon lit, attiré par la lumière qui vient de la fenêtre et qui seule pourrait me permettre d'échapper à cette angoisse qui monte dans la chambre. Je m'assieds sur le rebord du lit, tout étourdi, mes jambes flageolantes. Il y a une semaine que je suis couché, et tout autour de moi me paraît si vaste que je n'ose pas descendre du lit. Le cœur me cogne dans la poitrine. Mais il faut que j'aille à la fenêtre, il faut que je me rende compte de ce que le jour a changé dans le rêve de Virginia Woolf.

C'est très difficile, lever une jambe et puis l'autre. C'est très difficile quand on ne l'a pas fait depuis une semaine, qu'on croyait être mort mais que rien de tout ça n'est arrivé, sinon ce qu'il y a de dérisoire dans ce qu'on entreprend sans que le désir ne vienne avec. Voilà sans doute pourquoi j'ai l'impression que les murs me sautent dans la face, avec tant de voracité que je me prépare au pire, mes

mains protégeant mes yeux parce que j'ai peur brusquement de les perdre. Et je me retrouve haletant, les doigts agrippant le rebord de la fenêtre, tout étonné que je suis de n'être pas tombé en chemin. Je me passe la main sur le front et, pour la première fois, ça me fait mal là où le chirurgien a tiré de mon foie ce morceau de chair jaunâtre. Peut-être qu'il y a maintenant un grand trou de ce côté-là de mon corps, par où mon sang va jaillir, pour que je meure enfin dans l'indignité suprême de ma solitude. Ça serait une mort que j'accepterais parce que après tout ce qui s'est passé, quelle autre pourrais-je bien avoir?

Je regarde dans la fenêtre, cherchant ce qui du rêve de Virginia Woolf pourrait bien y être encore, son simple petit chapeau anglais peut-être, ou l'une de ses mains hors de l'eau pour que je sache qu'il n'y a pas de mal à être seul, et qu'il n'y a rien dans la profondeur de la maladie, sinon le refus qu'on a toujours d'elle. Ce n'est pas Virginia Woolf que je vois, mais mes deux filles sauvages qui dansent à la corde et me sourient, presque méconnaissables à cause de toutes ces tumeurs qui brisent leur visage, boursouflant leurs joues et rendant monstrueuses leurs oreilles. Je me bats contre la vitre, essayant de rescaper mes deux filles sauvages de l'enfer où je les ai mises, mais ça n'empêche ni leurs sourires ni le chant de la corde à danser qui les enveloppe. Comment alors me délivrer de cette folie? Les larmes coulent de mes yeux, et c'est si lourd tout à coup que je m'effondre, noyé dans ma culpabilité et dans mes amours perdues. Je ne dois plus ressembler à grand-chose, recroquevillé que je suis sur le terrazo, mêlé dans toutes les parts de moi-même, et malheureux même dans ce que je ne suis pas.

Je hoquette et il me semble que ça s'est remis à vomir en moi, quelque chose d'affreusement noir qui me macule les pieds, et qui rend tout nauséabond, cette chambre où je suis, prisonnier d'une souffrance bien trop grande pour mon corps. Je crie même si je ne suis pas certain que quelqu'un pourra entendre ce qui au travers de mon cri s'adresse à n'importe qui, parce que c'est cela dont je meurs sans que jamais il n'y ait dedans quelque chose de définitif — ma trahison et ce qui de moi refuse d'y sombrer.

À quatre pattes, je me traîne vers mon lit, pareil à une bête aveugle, mon nez seul capable de reconnaître ce qui doit orienter mon corps, ce monde de mes odeurs qui, tout le temps que je me suis déplacé de mon lit à la fenêtre, a laissé des traces dans la forêt de la folie.

Comme je suis devenu pitoyable! À peine assez fort pour grimper dans mon lit, et y reprendre mon souffle, incapable même de

mettre fin à ces larmes qui coulent de mes yeux. Si je devais vraiment mourir, ça serait maintenant que ça se passerait, mais la mort n'est jamais aussi simple et tout ce que je vais faire, c'est prendre cette enveloppe brune que Judith a mise sur la table de chevet, et regarder dedans, et voir ces dessins que mes deux filles sauvages ont faits pour moi — une ambulance toute simple sous le grand soleil dont les rayons montent trop haut vers le ciel, et une fleur, énorme, que dévore un nuage carnivore.

Je mets les deux dessins contre mon visage, et je laisse les larmes couler, et je voudrais que tout disparaisse parce que c'est justement ça que mon corps m'interdit, que je m'en aille sans plus jamais raconter d'histoire à personne.